

## Commentaires de lecture du 20 juin 2017

**CASANOVA Giacomo (1725-1798), *Plaisirs de bouche* (Librio, 1998)**

Pauvre Casanova ! Petit florilège, grand sacrilège, et surtout grosse flemme d'Ilona Kovács qui a concocté ce piètre recueil.

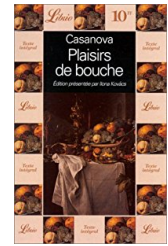
D'un titre pareil et connaissant Casanova, on pouvait attendre d'autres confidences. Et plus les six extraits se déroulent, plus la consommation des mets et des femmes s'estompe dans une mixture sans consistance. J'espérais de vraies recettes, de vraies coquinerie, de vraies dégustations d'aliments et de femmes... Que nenni ! Il y a bien quelques évocations de plats agréables au début, quelques palpations de poitrines palpitantes (admirez l'allitération !)... et puis tout cela s'étiolé et si je ne devais retenir qu'une singularité c'est qu'on peut gober une huître sur les lèvres de sa conquête, ce qui, vu le caractère glissant et mou de l'huître me paraît plus sportif qu'érotique !

Deux lignes sur 24 plats d'huître (faut-il être en péril sexuel pour manger autant d'aphrodisiaques prétendus !), champagne, Tokai, ragout de truffes et marasquin... Quand on sait comme Casanova a couru après argent et mécènes toute sa vie, on s'émerveille du prix coûté plus que du raffinement gustatif...

Allez, j'y renonce, je devais être mal lunée pour cette courte et décevante lecture. Casanova gobait les femmes comme des huîtres, beaucoup... vite et sans délectation, le chatouillement de la conquête l'emportant sur la dégustation bâclée. Jusqu'à l'indigestion. Celle du lecteur, dans cet opuscule. Oooh ! Madame Kovács... Ça aussi c'est bâclé !

PS. À suggérer quand même pour vos prochaines invitations, la formule « un ambigu en mangeailles » qui laissera pantois vos invités !

Claudine LAURENT  
juin 2017



Parallèle entre **Giacomo CASANOVA** dans *Plaisirs de bouche* et **Erri DE LUCA** dans *La nature exposée* (*La natura esposta*, Feltrinelli, Milan 2016, traduction Danièle Valin pour Gallimard, 2017).

Traitant l'un et l'autre du sexe et des sens, deux abords, par deux sexagénaires, deux textes violemment différents. D'un effet sans comparaison sur le lecteur.

Le texte de Casanova promet un partage du plaisir de corps prétendus vivants mais animés par les seuls fantasmes érotiques de l'auteur, le récit d'Erri de Luca nous plonge dans l'accompagnement d'un chemin de croix, c'est une immersion dans le corps supplicié de ce beau jeune homme, cet *athlète* que fut le Christ, à travers le travail d'un sculpteur.

Et, paradoxalement, le récit le plus troublant est celui qui s'annonce avec la froideur d'un corps de marbre. Émotion des sens, éblouissement du sens, combat mystique d'un athée qui s'immerge, jusqu'à y sacrifier sa propre chair, dans l'intimité de ce Christ mourant.

Chez Giacomo Casanova, les aventures se succèdent sur le même ton, répétition puérile, seuls les noms des protagonistes changent. C'est une mécanique qu'avait bien mise en scène en 1976 le cinéaste Federico Fellini dans son film *Il Casanova di Federico Fellini* où l'on voyait le grand séducteur près de sa fin revenir à son seul véritable amour : une femme-pantin.

Voracité mécanique, qu'il s'agisse de naïves couventines ou d'huîtres fraîches, plaisirs de bouche et de sexe réduits à leur seule consommation, maître-mot de ces récits.

Chez Erri de Luca le maître-mot c'est compassion, au sens littéral du terme : souffrir avec. Si comme Casanova le narrateur et témoin parle à la première personne, il n'y a ici aucune personnification. C'est le monde de la tragédie. Autour du couple du sculpteur et du crucifié nous rencontrons des figures : le forgeron, le curé, le rabbin, l'ouvrier algérien, la femme... Ces personnages de Sophocle vivent



intensément et le récit qui nous prend n'est pas sans énigme ni suspense.

Le sculpteur d'Erri de Luca aidait des exilés à passer la montagne et tenait secrète sa générosité. Quant elle est dévoilée il doit fuir son village et descendre au bord de la mer. Il y trouve un travail inespéré : rendre à son état primitif de nudité un Christ en croix, dont la *nature* a été recouverte d'un drapé . Telle est la commande d'un curé et de son évêque, hommes éclairés, vite ses amis. Un rabbin est convié à donner son avis, un ouvrier musulman offre la pièce de marbre d'où renaîtra le sexe effacé. Parallèle à ce chœur d'hommes, une femme, journaliste, est amoureuse du héros et veut revivre avec lui ce passage de frontière auquel il a renoncé. Questions de vie et de mort, secrets d'amour pour le passeur comme pour le sculpteur, le risque du passage valant celui de la transmutation du marbre en chair.

L'écriture de Giacomo le séducteur infatigable, aussi décevante que son théâtre de masques, au long des six épisodes choisis, ne répond pas non plus, selon moi, à sa réputation de bon styliste. Peut-être faudrait-il lire les 10 volumes ?

Le style d'Erri de Luca, chargé de sensualité et de passion, confine à la transe.

Nicole ZUCCA  
juin 2017

### DE GREGORIO Concita, *Non chiedermi quando*, (Rizzoli, 2016, 150 p.)

Ce livre est né de la rencontre de deux femmes : la journaliste et écrivaine Concita De Gregorio et Dacia Maraini, auteure de romans, de poésies, de textes pour le théâtre traduits dans le monde entier. Ici Dacia Maraini est au cœur de l'ouvrage, protagoniste et témoin d'une époque et d'un monde passés.



L'ouvrage qui porte le sous-titre *Romanzo per Dacia* n'est pourtant pas un roman : pas de continuité narrative, pas de descriptions, pas ou peu de repères chronologiques. Ni essai ni biographie il échappe à toute notion de genre et avance librement avec ses 44 chapitres construits au gré d'évocations qui ont la légèreté de la vie quand elle est heureuse mais d'où les larmes ne sont pas absentes

Concita De Gregorio s'approprie le je (et le jeu) pour évoquer l'enfance auprès d'un père fascinant (Folco Maraini, anthropologue et photographe) et toute une vie passée auprès d'hommes non moins fascinants. Sont évoquées les amours (Lucio Pozzi, Moravia, Giuseppe Moretti), les amitiés (Maria Callas, Pasolini, Elsa Morante, Teresa la ladra), la vie artistique et littéraire de toute une communauté vivant en harmonie.

Par touches successives et par rebonds, De Gregorio nous offre un portrait tout en délicatesse d'une femme étonnante d'humilité et de justesse. Elle sait éclairer un visage, une voix, un geste suspendu, redonnant ainsi vie et intensité à un temps perdu (« *Troppe persone deliziose sono morte* ») mais profondément ancré dans le présent. Un temps retrouvé. Le texte tout en mouvement et légèreté emporte le lecteur dans son sillage et l'enchanté.

Louisette CLERC  
juin 2017

### VERGA Giovanni (1840-1922), *Storia di una capinera* (1870, Feltrinelli 2017, 168 p. avec un historique de Verga et de son œuvre, et une postface de De Roberto)

Maria est orpheline de mère depuis son plus jeune âge. Son père s'est remarié avec une femme avec qui il a eu une autre fille et un garçon. Les faibles moyens dont disposera la famille seront consacrés à doter uniquement les enfants du remariage. Quant à Maria, elle se trouve placée depuis l'âge de 7 ans dans un couvent où elle fait



ses études. Elle va bientôt y entamer le noviciat à l'issue duquel elle prononcera ses vœux de religieuse et sera alors cloîtrée pour la vie entière. L'histoire débute pendant les vacances, quand la famille décide de se transférer pour quelques mois dans une petite résidence secondaire aux pieds de l'Etna, pour fuir Catane ravagée par le choléra.

Loin de l'enfermement du couvent, Maria découvre le bonheur de courir parmi les vignes, de sauter les fossés, de profiter joyeusement et avec insouciance de toutes les possibilités qu'offre la nature. Pas très loin de leur petite maison arrivent des voisins, et les deux familles sympathisent. Ces voisins ont une jeune fille de l'âge de Maria, et un garçon plus âgé, Nino, pour qui Maria va éprouver un premier amour d'adolescente. Mais l'alarme du choléra passe et il faut retourner à Catane.

Maria réintègre le couvent. L'oppression de la clôture va développer sa mélancolie des joyeux moments passés à la campagne. Le souvenir de Nino va resurgir, toujours plus fort, malgré les efforts qu'elle déploie pour se consacrer au seul amour de Dieu.

Elle va alterner des moments de foi et de doute, des périodes de souffrance et de révolte, s'accuser de tous les péchés du monde et en jouir, s'affaiblir à l'extrême et côtoyer la folie, puis vivre son martyre final.

On pense à la religieuse de Monza des *Promessi Sposi*, mais Gertrude avait sa part de culpabilité, alors que Maria est l'innocence même. On pense aussi à *La Religieuse* de Diderot, voire même aux souffrances qu'a voulu s'imposer sainte Catherine de Sienne. Ce qui est typique de Verga et transparaît déjà dans ce roman est son empathie pour les pauvres gens, les "Vaincus", qui marquera toute son œuvre.

*Storia di una capinera* se présente sous la forme d'un roman épistolaire, une succession de lettres écrites à la première personne par Maria à sa meilleure amie d'enfance, qu'elle a connue au couvent mais qui a réussi à s'en échapper. Dans une courte introduction écrite en 1869, Verga explique que le titre lui est venu à l'esprit après avoir vu la triste fin d'une *capinera* (une fauvette à tête noire) enfermée dans une cage.

Ce fut le premier roman de Verga à connaître un grand succès public. Il sortit d'abord en épisodes en 1870 dans un journal de mode féminine, "Il Corriere delle Dame", puis fut publié en livre en 1873 par l'éditeur milanais Treves. C'est une œuvre encore marquée par le romantisme. Alors que Nedda, publié l'année suivante, signera le début du vérisme - l'équivalent italien du naturalisme - qui s'épanouira dans le grand cycle des *Vinti*.

François GENT  
juin 2017